



Raphaël (1483-1520), L'École d'Athènes (1511). Au centre, Platon et Aristote.

Du ciel des idées au monde sensible

Aristote fut le disciple de Platon
mais s'est écarté de l'enseignement de son maître.
Les deux traditions philosophiques qu'ils ont fondées sont marquées
par de profondes divergences.

BRIGITTE BOUDON

Docteure ès lettres, enseignante en philosophie, auteure de *Platon. L'art de la justice* (Maison de la philosophie, 2018) et *Aristote. L'art du bonheur* (Maison de la philosophie, 2016).

Aristote arrive à Athènes à l'âge de 17 ans, venant de Macédoine, et entre à l'Académie, l'école que Platon a fondée en 387 av. J.-C., trois ans avant la naissance d'Aristote. Celui-ci collabore activement à l'enseignement au sein de l'Académie

et publie ses premiers dialogues, une vingtaine selon les biographes antiques, tous perdus aujourd'hui. Platon lui aurait confié la charge des cours de rhétorique. Vingt ans durant, Aristote est l'un des plus brillants disciples de Platon, son aîné de plus de quarante ans. Mais en 347, →

→ Platon meurt et transmet la direction de l'Académie à son neveu Speusippe. La même année, Aristote est envoyé en Troade où il devient le conseiller politique et l'ami du tyran Hermias d'Atarnée. Il y ouvre une école et entreprend des recherches biologiques. Plus de dix ans plus tard, lorsque son élève Alexandre succède à son père Philippe de Macédoine, Aristote retourne à Athènes, et c'est alors qu'il fonde le Lycée ou *Péripatos*, sorte de péristyle où l'on philosophe en marchant, école qui deviendra par la suite une concurrente de l'Académie platonicienne. Pendant treize ans, Aristote y développe son enseignement.

Une célèbre fresque de Raphaël intitulée *L'École d'Athènes* (1508-1512) montre en son centre Platon et Aristote marchant côte à côte, Platon levant son index vers le ciel et Aristote abaissant sa main vers la terre. Les livres qu'ils portent ne sont pas le fait du hasard non plus. Pour Platon c'est le *Timée*, un de ses dialogues les plus métaphysiques relatant l'origine de l'univers,

Pour Aristote, il faut expérimenter longuement les choses pour les connaître.

alors qu'Aristote a en main l'*Éthique*, ouvrage traitant des vertus humaines, du bonheur et des voies les meilleures pour l'atteindre. Cette fresque de la Renaissance confirme qu'à cette époque on oppose volontiers les deux grands maîtres. Cette opposition s'est consolidée au fil des siècles, car de son vivant, Aristote avait critiqué certaines positions de son maître. Encore aujourd'hui, Platon est souvent considéré comme le philosophe de l'abstraction métaphysique, celui du monde supérieur des idées et son disciple Aristote, comme le penseur encyclopédique qui aurait fait redescendre la philosophie sur Terre.

La position d'Aristote à l'égard du platonisme est en réalité plus complexe.

Certains philosophes néoplatoniciens considéraient que Platon et Aristote étaient d'accord sur l'essentiel. Cependant Aristote fut amené par le développement de sa pensée à prendre à maintes reprises une attitude opposée à celle de son maître, mais rien ne nous permet de dire qu'un grave différend se soit élevé entre les deux philosophes ; nous avons la preuve qu'Aristote a toujours conservé de son maître un souvenir reconnaissant. Aristote déclare dans l'*Éthique à Nicomaque* que si l'amitié et la vérité lui sont chères l'une et l'autre, il doit cependant préférer la seconde à la première. Comprendons que sans cesser d'être l'ami de Platon, il se voulait aussi au service de la vérité en s'opposant à lui.

Monde sensible ou monde intelligible ?

Il est classique de dire que le point fondamental qu'Aristote critique dans la vision de Platon est sa théorie des idées. Sous l'influence notamment du philosophe présocratique Héraclite, Platon est persuadé que les choses sensibles ou

concrètes sont dans un flux perpétuel, de telle sorte qu'elles ne peuvent être connues par la science. D'autre part, il apprend

de Socrate l'art et la science de se questionner pour remonter à l'essence des choses. Ce sont ces essences qu'il appelle les idées, formes intelligibles ou réalités éternelles qui existent par elles-mêmes. D'où l'expression « en soi » qu'il accole au bien, au juste, au bon, au beau. Platon affirme que les réalités sensibles existent dans la mesure où elles « participent » à ce monde intelligible des idées. C'est ce concept de « participation » qu'Aristote ne comprend pas et critique.

Aristote, lui, affirme que la réalité intelligible vient inutilement doubler la réalité sensible et que l'on se trouve en présence de deux réalités sans comprendre comment s'opère le passage de l'une à

l'autre. Pour lui, la notion platonicienne de participation n'est que pure poésie. C'est la raison pour laquelle il se tourne résolument vers le monde sensible pour connaître le monde des causes et celui du devenir. Il explique que les formes ou idées sont dans les choses elles-mêmes et n'ont pas d'existence indépendante. Aristote reconstitue en quelque sorte un nouveau dualisme, mais cette fois au sein du monde sensible, entre forme et matière, entre puissance et acte.

Au lieu de séparer deux mondes, le monde intelligible et le monde sensible comme chez Platon, la coupure est désormais intérieure au seul monde qu'Aristote tient pour réel, le monde sensible. Aristote sépare alors deux régions, la région céleste caractérisée par la régularité immuable des mouvements qui s'y produisent et la région sublunaire, située au-dessous de la sphère de la Lune, domaine des choses qui naissent et périssent, soumises à la contingence et au hasard. Aristote en conclut qu'on peut faire l'économie de l'hypothèse des idées. C'est une rupture avec Platon, le paradoxe étant que le terme « idée », venant du mot grec *eidos*, se traduit aussi par « forme », le terme utilisé par Aristote. L'idée platonicienne est indépendante du monde sensible, mais la forme aristotélicienne, elle, dépend de la matière pour s'exprimer.

Savoir ou réminiscence ?

Pour Aristote, le vrai savoir naît d'une longue fréquentation avec les concepts, les méthodes, et les faits observés. Il faut expérimenter longuement les choses pour les connaître, pour se familiariser aussi bien avec les lois générales de la nature qu'avec les nécessités rationnelles ou les démarches de l'intellect. Aristote s'est intéressé à tous les domaines du savoir : éthique, logique, politique, métaphysique, poésie, rhétorique. L'observation du vivant a été l'une de ses activités les plus constantes et des plus fécondes comme en témoignent le nombre et l'importance des traités qu'il a consacrés à la science de la vie. Son école, le Lycée, s'est livrée, sous son impulsion, à un immense travail

de recherche, de comparaison, de classification. On y rassemble toutes sortes de données historiques; par exemple, la liste des vainqueurs aux Jeux pythiques; sociologiques, les constitutions des différentes cités; psychologiques ou philosophiques, les opinions des anciens penseurs; d'innombrables observations zoologiques ou botaniques, des réflexions sur l'être en tant qu'être, la démonstration de Dieu comme moteur immobile de l'univers. Cette connaissance encyclopédique doit apporter le bonheur à l'être humain qui s'y consacre avec désintéressement. Platon aime aussi la connaissance, mais il accorde sa préférence à la réminiscence fondée sur le fait que l'âme possède déjà un savoir inné et que l'étude sert avant tout à provoquer le souvenir de ce savoir enfoui. La dialectique platonicienne ou pratique du dialogue est en ce sens un outil privilégié de réminiscence.

Priorité au bonheur ou à la justice ?

L'allégorie de la caverne, que Platon développe dans *La République*, décrit la condition d'ignorance où se trouvent les hommes. Enchaînés depuis l'enfance au fond d'une grotte, ils n'aperçoivent du monde réel que des ombres et des simulacres. Si l'on délivre un de ces prisonniers, il peut, étape par étape, s'élever du monde des illusions et des opinions, à celui des objets réels, puis à celui des hypothèses mathématiques; enfin, il pourra contempler l'idée du bien, la cause suprême, et saisir les lois de l'organisation de l'Univers. S'élever grâce à la dialectique jusqu'à l'éblouissante clarté du bien, telle est la finalité de l'être humain dans la morale platonicienne. Il s'agit de parvenir à une conversion du regard, à une *metanoia*, où l'âme humaine, partie d'un monde multiple, retrouve finalement l'unité. L'amour du bien est le moteur essentiel de cette ascension, que Platon décrit dans *Le Banquet*. L'amour s'appuie sur quatre vertus cardinales: la modération, le courage, la sagesse et la justice.

Pour Aristote, la finalité de l'homme est aussi dans la contemplation de la per-

fection divine. Mais, comme il l'explique dans l'*Éthique à Nicomaque*, c'est un but trop éloigné pour la majorité des humains. Alors, mieux vaut cultiver la vertu et parvenir à un bonheur accessible. Il définit la vertu comme le milieu entre deux vices représentant l'un, un excès, l'autre, un manque. Ainsi le courage est un milieu entre la lâcheté et la témérité, la générosité un milieu entre la prodigalité et l'avarice. Pour Aristote, il n'y a de vertu qu'en situation. Aristote écrit des pages admirables sur l'amitié, vertu essentielle qui permet de vivre le bonheur sur Terre. De manière schématique, on pourrait opposer la recherche de la justice et de l'harmonie chez Platon, à celle du bonheur chez Aristote.

En politique, pragmatisme ou idéalisme ?

Aristote étudie plus d'une centaine de constitutions politiques et les divise en trois catégories, selon le nombre de ceux qui participent au pouvoir, à savoir, un, quelques-uns, ou tous. Il considère comme justes les trois régimes que sont respectivement la royauté, l'aristocratie, et le régime constitutionnel. Mais ces constitutions justes peuvent devenir déviantes lorsque le pouvoir exercé jusqu'alors pour le bien de tous est détourné par ceux qui le détiennent à leurs seuls profits et intérêts. Ainsi, la royauté peut dégénérer en tyrannie; l'aristocratie en oligarchie, pouvoir du petit nombre qui accapare les richesses et le pouvoir; le régime constitutionnel peut se transformer en démocratie, lorsque l'égoïsme et le chacun pour soi remplacent l'engagement au profit du bien-être général. Aristote n'accorde en principe de préférence à aucune des trois formes justes. Mais, de l'analyse de l'histoire, il conclut que la forme politique la plus réalisable et la plus stable est le régime constitutionnel.

Platon ne compare pas des régimes politiques existants mais réfléchit aux conditions d'existence d'une cité juste. Ce questionnement l'amène à hiérarchiser plusieurs systèmes de gouvernance, depuis le gouvernement d'un seul (le

philosophe-roi) jusqu'à la tyrannie. Il décrit avec précision les maladies possibles de chaque régime et leur enchaînement. L'aristocratie, qu'il définit comme le gouvernement des meilleurs, des plus sages, peut se transformer en timocratie, recherche des honneurs et du pouvoir; la timocratie en oligarchie, lorsque le pouvoir glisse dans les mains du petit nombre de citoyens les plus fortunés. L'oligarchie peut se transformer en démocratie lorsque la primauté des intérêts particuliers sur l'intérêt général finit par susciter un désengagement des citoyens. Enfin, la démocratie peut se transformer en tyrannie, lorsque la haine qui s'est développée entre les citoyens appelle au pouvoir un tyran censé assurer leur protection. Les altérations possibles des diverses formes de gouvernement sont imputables à des maladies de l'âme des citoyens, car Platon considère l'âme humaine et l'âme de la cité comme analogues.

Les réflexions et les œuvres de ces grands fondateurs ont traversé les siècles et inspiré tous les philosophes postérieurs, même si c'était pour les critiquer. Platon avec son allégorie de la caverne demeure d'actualité, dans notre monde dominé par le virtuel, et continue d'inspirer ceux qui y voient un encouragement à sortir de l'ignorance, des illusions et des opinions. Cependant Platon ne se restreint pas au logos et à la raison, mais il laisse ouverte la porte de l'imagination par le recours au mythe.

La pensée d'Aristote, qui a servi de référence à la science pendant de nombreux siècles, peut paraître obsolète sur bien des points, et pourtant de nombreux penseurs continuent d'étudier ses concepts et ses méthodes comme si le fondateur du Lycée nous avait fourni une boîte à outils aux applications infinies. Son éthique et sa vision des vertus reviennent en force dans la philosophie morale, et les questions qu'il a posées sont encore au cœur de l'épistémologie et de la philosophie politique contemporaines. ●